SERVICES BANCAIRES AUX AUTOCHTONES | NUMÉRO 14 | HIVER 2010

envol MAGAZINE

ALAN GREYEYES

Faire ce que j'aime

Fauna Kingdon
Faire forte impression

INTERVIEW
Nathaniel Arcand
sur le chemin
de la célébrité

BDC
L'entrepreneur d'abord

Canada

Banque de développement du Canada
Services bancaires aux Autochtones
155, rue Carlton, bureau 220
Winnipeg (Manitoba) R3C 3H8

BIENVENUE

Dans ce numéro de notre magazine, de jeunes artistes autochtones de tous les horizons artistiques s'expriment. J'ai été ravie de rencontrer Nathaniel Arcand l'année dernière, à la conférence CANDO, qui s'est tenue à Montréal (Québec). C'est fantastique de constater que son fils a lui aussi adopté le métier d'acteur—vous savez que ce que vous faites est bien quand votre fils suit vos traces.

J'ai rencontré Alan Greyeyes quand il travaillait pour nous, il y a plusieurs années, dans le cadre d'E-Spirit, le concours de plans d'affaires pour les jeunes Autochtones de la dixième à la douzième année. Depuis, Alan a terminé ses études, il travaille dans l'industrie de la musique et il a rencontré des gens fascinants.

Je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer les autres jeunes gens dont il est question dans ce numéro, mais les articles en disent long sur leur carrière et la réussite de leurs entreprises à ce jour. Le rêve de Barry Morin de devenir artiste et producteur de hip-hop est en voie de se réaliser. Vous en apprendrez plus sur sa vie et sa musique en lisant son article.

La foi de Fauna Kingdon en l'importance de l'instruction l'a amenée à quitter son foyer, au Nunavut, et à obtenir un diplôme. Bien qu'il ait été difficile pour elle de quitter sa famille et ses amis, elle a trouvé un nouveau réseau d'appuis à l'université, ce qui l'a aidée à atteindre son but de devenir comptable agréée. Elle en est fière et elle vous raconte son histoire.

Pour sa part, à l'instar de Fauna, Shannon Letandre—raconteuse qui a opté pour le cinéma—s'est ennuyée profondément de sa famille, à l'époque où elle fréquentait l'université. Elle étudie actuellement en vue d'un baccalauréat en beaux-arts, option production cinématographique, qu'elle compte obtenir en 2010. Je sais que vous apprécierez d'en apprendre plus sur Shannon et son rêve de réaliser des films.

Wendy MacNair
rédactrice
wendy.macnair@bdc.ca

DANS CE NUMÉRO

03
ALAN GREYEYES :
Faire ce que j'aime

05
NATHANIEL ARCAND :
Les héros de l'action – Heartland

08
SHANNON LETANDRE :
Le dire à sa façon
Raconter des histoires

11
BARRY MORIN JR :
BLU révolutionne le hip-hop

13
FAUNA KINGDON :
Faire forte impression

FAIRE CE QUE J'AIME

PAR ALAN GREYEYES

« Quand j'ai commencé à travailler aux Services bancaires aux Autochtones de BDC, je portais des pantalons de polyester et des cravates étroites dans le style Village des valeurs. »

PHOTO : Nadya Kwandibens (www.redworks.ca)

L'ancien stagiaire d'été a participé au projet E-Spirit, concours national de plans d'affaires en ligne pour les Autochtones, dès les premières années. « Je savais que je devrais gravir les échelons si je voulais m'offrir les vêtements qui me plaisaient. »

On retrouve Alan près de dix ans plus tard, très à l'aise dans son uniforme de l'industrie de la musique : jeans en denim foncé Air Jordans dernier cri, chemise à col boutonné et veste de bonne coupe. « C'est vraiment payant de fréquenter l'université », dit-il en s'esclaffant.

Alan a fait beaucoup de chemin depuis l'époque des pantalons en polyester. Il a obtenu un diplôme en économie de l'Université Trent, exploité sa propre entreprise de développement de sites Web et de communications, participé au lancement du Manito Ahbee Festival et des Aboriginal Peoples Choice Music Awards, et il est devenu papa.

« Je crois que mes deux stages à la BDC m'ont aidé à cerner où je voulais travailler, ce que je devais faire pour y arriver et le genre de compétences que je devais perfectionner. J'ai accompli beaucoup de choses depuis cette époque et je considère que j'ai beaucoup appris au cours des mois d'été à la BDC. »

Son expérience dans le cadre du projet E-Spirit a permis à Alan de se familiariser avec l'univers du développement des sites Web, de l'infographie, de l'élaboration de plans d'affaires et surtout, de la gestion de projet.

Après avoir participé au projet E-Spirit, Alan a fait l'acquisition de son premier ordinateur et d'un logiciel d'infographie et de publication de sites Web, puis il a commencé à concevoir et à publier des sites Web pour des artistes autochtones et de petites entreprises. « Je me souviens des longues heures passées à travailler à la création des sites Web des Productions Big Soul et du festival du film ImagineNATIVE. Je pense que c'était la première fois que j'étais payé pour ce genre de travail, dit-il. Il s'agissait de projets fantastiques et je serai toujours reconnaissant envers les personnes qui m'ont donné l'occasion d'y participer. »

« Mon expérience en qualité de stagiaire d'été à la BDC a été très fructueuse et je crois qu'au cours des dix dernières années, j'ai pu appliquer dans mon travail beaucoup de ce que j'y ai appris. »

En plus de la création de sites Web, Alan s'est chargé d'autres projets, notamment des pochettes CD, des affiches, des cartes postales, au cours des quatre ou cinq années qui ont suivi son stage à la BDC. « Je ne suis pas certain que je me serais retrouvé dans ce domaine si je n'avais pas eu l'occasion de toucher au développement Web, à l'infographie et à la gestion de projet dans le cadre de E-Spirit. »

La gestion de projet tient une place importante dans le travail actuel d'Alan auprès de Musique Manitoba, du Manitoba Aboriginal Music Host Committee et du Manito Ahbee Festival. « Au sein de Musique Manitoba, je dirige le programme de musique autochtone, ce qui suppose de planifier la programmation musicale des années d'avance, de présenter des demandes de financement, de diriger des campagnes de marketing et de gérer des projets multiples, par exemple le camp des musiciens autochtones. »

À titre de président du Manitoba Aboriginal Music Host Committee, Alan se charge de la plupart des tâches liées au développement de projets, à la rédaction de propositions et à l'obtention de contrats auprès d'organisations sans but lucratif. « Je vois les années à venir avec beaucoup d'enthousiasme parce que la tournée Take the Fort sillonnera l'Ouest canadien dans le cadre des Olympiades de la culture 2009, que nous examinons actuellement des propositions pour le lancement de la Semaine de la musique autochtone en novembre, et que nous prévoyons également mettre au point une grande tournée pour les Olympiades de la culture à Vancouver en 2010. »

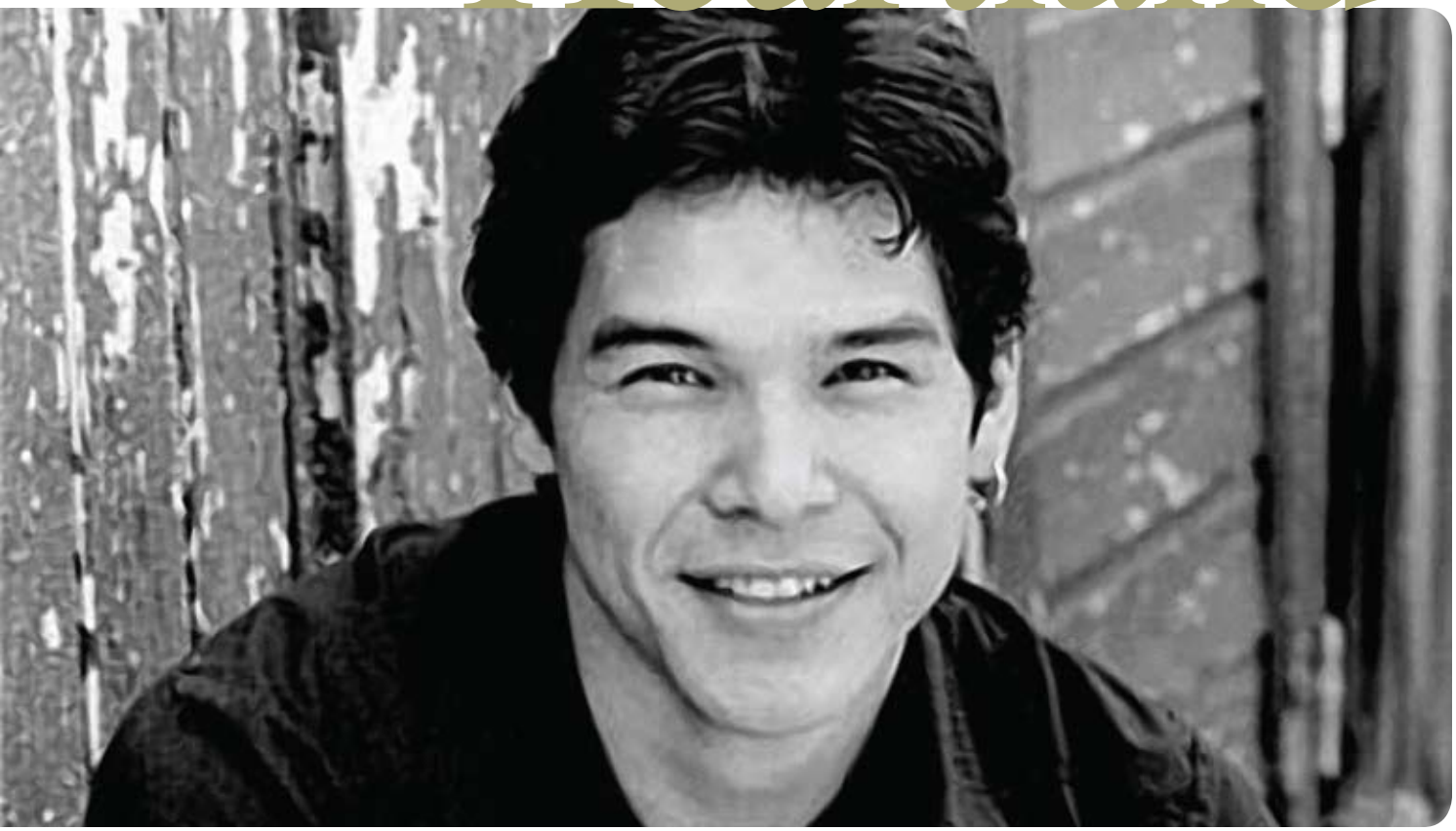
Les Olympiades de la culture consistent en un ensemble de festivals qui précède les Jeux Olympiques de 2010.

Alan est également l'un des membres fondateurs du Manito Ahbee Festival Inc. et son co-président. Ce festival comprend un pow-wow compétitif international, une foire commerciale et un marché, une conférence éducative, des célébrations métisses ainsi que les Aboriginal Peoples Choice Music Awards ; cet événement en est à sa quatrième année d'existence et il a eu lieu du 4 au 8 novembre 2009, au MTS Centre de Winnipeg.

« Mon expérience en qualité de stagiaire d'été à la BDC a été très fructueuse et je crois qu'au cours des dix dernières années, j'ai pu appliquer dans mon travail beaucoup de ce que j'y ai appris. Je souhaite que cette institution continue d'offrir aux étudiants autochtones les mêmes possibilités qu'à moi », de conclure Alan.

Pour voir certains projets auxquels Alan a participé, consultez les sites aboriginalmusic.ca, metistour.com, manitoahbee.com et aboriginalpeopleschoice.com.

LES héros DE L'ACTION Heartland



Quand il n'avait que cinq ans, Nathaniel Arcand—vedette de la série télévisée « Au Nord du 60e », et plus récemment, de « Heartland »—a demandé à sa mère comment faire pour jouer dans un film. Depuis, ce natif d'Edmonton a partagé l'écran avec des étoiles telles que Lord Richard Attenborough, Kathy Bates et Pierce Brosnan.

Il y a quelques années, son plus jeune fils, Griffin, a suivi ses traces. Aujourd'hui, ils réalisent tous deux leur rêve d'occuper le haut de l'affiche.

En 1977, la mère de Nathaniel Arcand amenait son fils de cinq ans au ciné-parc, dans sa vieille voiture. Le cinéma permettait au jeune Nathaniel de s'évader dans ses rêves.

Nous avons eu la chance de rencontrer Nathaniel et d'aborder avec lui son voyage fantastique vers la célébrité.

ENVOL : Nathaniel, vous êtes né et vous avez passé votre enfance à Edmonton (Alberta)—vous êtes l'aîné de six enfants et votre mère vous a élevés seule. Est-ce qu'il était difficile pour vous d'être le « grand frère » dans ces conditions ?

NATHANIEL ARCAND : En fait, ce n'est pas là toute l'histoire. Je devais également m'occuper des enfants de ma tante. Je veillais sur tous mes cousins et sur tous les enfants plus jeunes que moi. J'ai changé des couches tant et plus. Ma sœur et moi, ainsi qu'un autre cousin plus âgé, avons dû, très jeunes, assumer d'importantes responsabilités.

ENVOL : Êtes-vous resté proche de ces personnes et est-ce qu'elles continuent de vous considérer comme le « grand frère » ?

NA : Oui. Je pense qu'il est important de maintenir des liens étroits avec sa famille. Elle me tient à cœur dans tous les sens du terme. C'est important, je crois, parce que dans bien des cas, on semble ne pas avoir beaucoup d'amour et de respect les uns pour les autres. Il est important pour moi que les membres d'une même famille soient proches.

ENVOL : De quelle façon partagez-vous votre héritage culturel avec vos enfants ?

NA : À l'occasion, nous amenons notre plus jeune fils à un pow-wow ou à une danse ronde. Nous n'y manquons pas. C'est important pour moi, et à mon avis, c'est important pour son développement. Et même si je ne parle pas couramment le cri, j'essaie quand même d'enseigner à des enfants des mots de cette langue à l'occasion.

ENVOL : Parlons maintenant de votre carrière d'acteur. Est-il vrai que vous vous êtes senti attiré par ce métier quand vous avez vu un film de Bruce Lee à l'âge de cinq ans ?

NA : Oui, j'étais allé voir son film Chinese Connection au ciné-parc, avec ma mère et ma tante. Nous étions assis dans la voiture et j'étais extrêmement excité par les combats et le jeu des acteurs. Je me souviens d'avoir montré l'écran du doigt et d'avoir dit à ma mère, « … mais c'est génial ! C'est ce que je veux faire dans la vie. » Et voilà, c'est comme ça que tout a commencé.

ENVOL : Il n'est pas surprenant que vous ayez décidé plus tard d'apprendre les arts martiaux—le Tae kwon do, je crois ?

NA : Oui. En fait, j'ai commencé à faire semblant d'en pratiquer les mouvements quand je n'étais qu'un enfant—c'était de mon âge ! J'ai fabriqué ma première paire de « nunchaku » quand j'avais six ans avec un manche à balai brisé et une chaîne de bicyclette. C'était un objet plutôt rudimentaire, pas du tout efficace ! Je me souviens de m'être flanqué des coups sur les coudes et derrière la tête à quelques reprises.

ENVOL : Quand avez-vous débuté et quel niveau avez-vous atteint ?

NA : J'ai d'abord commencé par le karaté. J'ai obtenu la ceinture orange, je crois. Je ne prends plus de cours, mais j'ai appris plusieurs styles et j'essaie toujours d'apprendre de nouveaux éléments et de m'entraîner, de temps en temps. Je n'aime pas trop les combats—je m'adonne aux arts martiaux surtout pour faire de l'exercice et rester en forme.

ENVOL : En plus des capacités physiques évidentes que vous avez pu acquérir avec la pratique des arts martiaux, qui transparaissent dans votre travail - je pense entre autres au « pilote » de Fox « The Lone Ranger », où votre personnage de Tonto exécutait quelques « bottés acrobatiques »—comment les arts martiaux vous ont-ils servi, sur le plan personnel, à supposer que ce soit le cas ?

NA : Eh bien, j'ai pu me charger moi-même de quelques cascades et les arts martiaux y sont certes pour quelque chose. Mais il y a plus—pour moi, en fait, il s'agit plutôt d'un style de vie. C'est en somme pour me sentir plus jeune. Et c'est également une façon de se préparer pour les rôles plus difficiles. On ne veut pas avoir l'air fatigué quand on joue dans un film. Sur le plateau, on a recours à des cascadeurs, mais j'aime bien faire moi-même mes propres cascades.

ENVOL : Est-ce qu'un de vos enfants s'entraîne ?

NA : Oui, mon fils Griffin prend des cours de Tae kwon do. Il adore ça. Cela fait déjà environ un an qu'il s'y adonne. Je suis heureux pour lui. Il est très actif à cet égard.

ENVOL : Dans votre biographie, on peut lire ce qui suit : « Nathaniel souligne qu'il n'existe aucun héros autochtone de films d'action aux États-Unis et au Canada, et il adorerait être le premier. » Avez-vous des projets en ce sens ?

NA : En fait, il y a eu quelques exceptions, ici et là, par exemple le Tonto de la série originale « Lone Ranger ». Je ne peux pas passer sous silence les réalisations de certains. Sur le plan personnel, il me semble que j'ai accompli certaines choses, jusqu'à un certain point. J'ai tenu pas mal de rôles d'action. Mais j'aimerais bien qu'il existe une version autochtone de Jean-Claude Van Damme ou d'Arnold Schwarzenegger ou Jet Li. Dans ce genre-là, vous savez ? Nous n'avons personne dans ce style pour l'instant.

ENVOL : Est-il vraiment important pour vous d'être un modèle pour les jeunes autochtones ?

Nathaniel Arcand dans le film Blackstone. Courtoisie Prairie Dog Film + Television. Photo de Marc J. Chalifoux

NA : Je ne me suis jamais défini comme un modèle. Et je n'ai jamais vraiment voulu tenir ce rôle parce que c'est très exigeant. Mais cela fait dix-huit ans que je travaille comme acteur et je me suis retrouvé sous les feux de la rampe, pour ainsi dire. J'ai fini par réaliser à quel point il est important d'avoir un mode de vie sain face au public. Je suis ravi d'avoir pu échanger sur ma vie avec beaucoup de jeunes. Je pense que j'ai laissé ma marque dans quelques-unes des collectivités où je me suis rendu. C'est très valorisant quand vous avez le sentiment d'influencer vraiment certains de ces jeunes. Je suis très content qu'ils veuillent suivre mon exemple et écouter ce que j'ai à dire. C'est extrêmement important pour moi de dire ce qu'il faut dire et de mener une existence décente.

ENVOL : Vous participez à de nombreuses conférences pour les enfants et les jeunes autochtones, où vous parlez de l'importance de la confiance en soi et de l'autonomie. Pouvez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet ?

NA : Quand je me rends dans ces collectivités, j'essaie de montrer aux gens d'autres aspects de la vie et de leur ouvrir les yeux sur le reste du monde. Quand j'étais plus jeune, mon plus gros défi consistait à tâcher de comprendre d'autres cultures ainsi que la mienne, et de les respecter toutes. J'essaie de traiter avec respect toutes les autres cultures et nos aînés.

ENVOL : En parlant des jeunes et pour revenir au métier d'acteur, il semble que votre plus jeune fils suit vos traces. Il a sa propre carrière. Comment est-ce arrivé ?

NA : Oui, Griffin, mon fils de onze ans, se débrouille assez bien ; même si nous avons dû le « soudoyer » pour qu'il accepte de passer sa première audition, en lui promettant de lui acheter un Game Boy.

ENVOL : Lui avez-vous prodigué des conseils ou son talent lui vient naturellement ?

NA : À cet âge-là, on ne peut pas vraiment leur donner beaucoup de conseils. Parfois, il n'y a qu'à les aider à comprendre le genre d'émotion qu'ils doivent incarner. J'essaie de ne pas trop m'en mêler — de le laisser trouver de lui-même le ton juste. C'est un enfant très intelligent qui a fait la preuve de son potentiel. Il sait ce qu'il faut faire, au bon moment. Il marche dans les traces de son père, mais je lui ai dit de ne pas quitter l'école ; ainsi, un jour, il embrassera peut-être une carrière qui soit moins exigeante que la mienne. Ce style de vie peut être très accaparant. C'est tout ou rien, comme on dit, comme pour n'importe quel autre type d'art.

ENVOL : Vous avez travaillé avec votre fils à la saison 2005 de « La petite maison dans la prairie ». Prévoyez-vous bientôt travailler ensemble à nouveau ?

NA : En fait, nous avons travaillé ensemble, mais jamais dans la même scène. Mais oui, j'adorerais travailler encore avec lui et j'attends avec impatience le jour où nous jouerons dans la même scène. Je suis fier de lui et de tous mes enfants, et j'apprécie beaucoup tout ce qui peut me rapprocher d'eux.

ENVOL : Avez-vous quelque chose à ajouter pour les lecteurs d'ENVOL ?

NA : Il y a une citation que j'aime bien utiliser pour inspirer certains jeunes à qui je m'adresse : « J'ai le pouvoir d'entreprendre. Je suis prêt à risquer de perdre ce que j'ai été et à grandir pour devenir ce que je peux devenir ».

RACONTER DES histoires

PAR SHANNON LETANDRE

Boozhoo/Tansi ! Je suis une cinéaste du Manitoba. J'ai grandi dans la communauté de la Première nation de Dauphin River, la petite communauté Anishinaabe de ma mère, située à environ 380 kilomètres au nord de Winnipeg, sur la rive ouest du lac Winnipeg. Mon père vient de Cross Lake, communauté crie qui se trouve à près de 780 kilomètres au nord de Winnipeg.

Au fond de moi, j'ai toujours raconté des histoires. Je crois que c'est dû en grande partie au fait que j'ai été élevée par mes grands-parents maternels, Alex et Marina Letandre. Ils m'ont enseigné, par leurs actions et leurs paroles, une façon de vivre et de penser plus traditionnelle, très ancrée dans notre culture. Aussi loin que je me souvienne, mon grand-père me racontait des anecdotes sur sa vie et des histoires transmises de génération en génération. J'ai beaucoup de chance qu'ils fassent partie de ma vie.

Je suis devenue « raconteuse » par des voies quelque peu détournées. J'ai d'abord obtenu un baccalauréat en sciences politiques de l'Université de Winnipeg. Et bien que la politique et le conte ne soient pas directement liés, j'ai tâché d'intégrer des histoires à mes travaux scolaires, chaque fois que je le pouvais. C'est à l'époque de mes études que j'ai senti au fond de mon cœur que je voulais devenir « raconteuse ».

Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai travaillé à quelques projets qui consistaient à réaliser des entrevues auprès de certaines personnes et à intégrer leurs histoires, leurs pensées et leurs idées dans des livres. Ensuite, je suis retournée à Dauphin River pour consigner les récits de mes grands-parents et pour les filmer dans leurs activités traditionnelles, comme fumer le poisson ou recueillir des plantes médicinales.

En 2005, un ami m'a parlé d'un nouveau programme de l'Office national du film (ONF), intitulé First Stories. L'ONF invitait les Autochtones du Manitoba à participer à un atelier de création de documentaires d'une semaine, à Winnipeg. J'ai fait partie des quinze personnes choisies.

À l'issue de la semaine, tous les participants ont été invités à proposer une idée de court documentaire. Quatre projets ont été sélectionnés, dont le mien. Mon documentaire, Nganawendaanan Nde'ing—I Keep Them In My Heart, traite de l'importance de préserver notre savoir traditionnel et d'honorer notre culture.

Le film, que j'ai achevé au printemps 2006, s'inscrit dans le volume I de la compilation de First Stories. Il a été présenté pour la première fois l'été de cette même année, à l'échelle nationale, au réseau anglais de Radio-Canada, et on a pu le voir depuis sur le Réseau de télévision des peuples autochtones (APTN) et dans le cadre de différents festivals de toute l'Amérique du Nord. Le volume I de First Stories a gagné le prix Golden Sheaf dans la catégorie « meilleur film autochtone » au festival du film de Yorkton en 2006, et il a obtenu en 2007 le prix de mérite de la Society for Visual Anthropology.

L'année où j'ai terminé le film, j'ai été admise à l'école de cinéma Mel Hoppenheim de l'Université Concordia, à Montréal.Il s'agissait d'un programme très dense— de nombreuses nuits sans sommeil et beaucoup de travail acharné. J'ai réalisé deux autres courts films, Postscript et Gagwe Giikendan—I'm Learning. À ce jour, on a pu voir ces deux films dans des festivals et des expositions publiques au Canada et aux États-Unis.

Au terme de ma deuxième année à Montréal, j'ai décidé de rentrer au Manitoba et de suivre les quelques cours qui me manquaient à l'Université de Winnipeg. Je devrais obtenir mon baccalauréat en beaux-arts, option production cinématographique, de l'Université Concordia, d'ici le printemps 2010.

Le fait de m'éloigner du Manitoba m'a rapprochée des miens, d'une certaine façon. Ma famille me manquait tellement ; je souffrais vraiment, loin d'elle. Je ne peux même pas trouver les mots pour décrire le sentiment de séparation d'avec ma terre natale. Je me languissais de cet endroit. J'étais si heureuse de rentrer à la maison pour de courts séjours—mon cœur refaisait le plein, chaque fois. Quand j'ai finalement résolu de rentrer à la maison, c'était comme si mon cœur avait retrouvé sa plénitude. Je suis si fière du Manitoba—pays béni de Dieu.

À l'automne 2008, on m'a fait savoir que je comptais parmi les quinze Autochtones du Canada qui devaient se charger de réaliser un court film pour les Jeux Olympiques de 2010. APTN et l'ONF dirigent conjointement le projet Digital Nations. Chaque film produit dans le cadre de ce projet doit traduire la conception que se fait le cinéaste de l'idée de nation.

Quand j'ai pris connaissance du projet, j'ai d'abord pensé, non pas à ce que cela signifiait pour moi d'être canadienne, mais plutôt ce que cela signifiait d'appartenir à la nation des Cris ou des Ojibwes ou, pour d'autres, des Dakotas ou des Denes, ainsi de suite. J'ai pensé à mes racines, à mes ancêtres. Tout ce qui nous définit comme peuple a un lien avec la terre. Nous venons de cette terre—nous en sommes les enfants.

J'ai commencé à envisager des façons de présenter ce point de vue dans un film. J'ai pensé à montrer la terre, tout ce que nous y faisons, notre mouvement, etc. Étant donné que la famille de mon père et celle de ma mère ont vécu à une époque dans les bois ou y vivent encore, j'ai été portée tout naturellement à dépeindre la vie qu'on y mène. J'ai énormément de respect pour les gens qui peuvent survivre dans la forêt. Ils possèdent ce savoir bien enraciné, hérité des anciens—cela me fascine.

J'ai décidé de dépeindre la vie des trappeurs. Mon arrière-grand-mère McLeod, de Cross Lake, a vécu presque toute sa vie dans la forêt. À quatre-vingts ans bien sonnés, elle chassait et trappait encore. Elle a toujours été une grande source d'inspiration pour moi. J'avais à cœur de tourner le film à Walker Lake, à proximité de son territoire de trappe. Cet endroit comporte quelque chose de magique pour moi—endroit si riche, si magnifique ! J'admire ce lieu, qui me rend humble. J'ai tellement de chance d'être née dans un lieu si plein de beauté et de force.

On pourra télécharger ce plus récent film sur les ordinateurs et les téléphones portables. Il sera également diffusé sur APTN et sur les sites en direct des Jeux Olympiques de Vancouver de 2010.

Je crois sincèrement que le film et la vidéo peuvent susciter la fierté chez les membres de notre peuple et valider notre culture.

Je suis très enthousiaste et j'adore la direction que prennent les choses. Je suis honorée et ravie de participer à tout cela. Je crois sincèrement que le film et la vidéo peuvent susciter la fierté chez les membres de notre peuple et valider notre culture. Nous avons tant à offrir au monde, ce qui nous permet en retour de nous construire.

Ainsi, le film et la vidéo constituent deux outils exceptionnels de mobilisation. Je crois que l'art sous toutes ses formes et le faitde raconter des histoires ont un effet curatif. Ils constituent l'expression de ce que nous sommes : nos rêves, nos espoirs et tout ce qui remplit notre cœur. Je suis heureuse de participer à tout cela. Miigwech d'avoir pris le temps de lire ce qui précède.

blu révolutionne le hip-hop

PAR BARRY MORIN JR

Bonjour, je m'appelle Barry Morin jr — alias BLU — et je suis membre de la Première nation de Big River, en Saskatchewan.

Tout d'abord, je crois qu'il est important de dire la vérité à mon sujet. Je me suis d'abord intéressé au hip-hop au moment où je suivais une cure de désintoxication, après avoir été accro aux drogues et aux solvants. Selon mes parents, j'étais à deux doigts de la mort. Je respirais des vapeurs d'essence pour planer jusqu'à ce qu'ils décident que j'avais besoin d'aide et qu'ils m'envoient dans un centre de réadaptation pour jeunes, à Slave Lake (Alberta), pendant six mois.

Durant la cure, j'ai fait la connaissance de conseillers pour les jeunes, qui avaient leur propre studio d'enregistrement et qui m'ont aidé à composer ma première chanson. J'ai été inspiré par la musique après avoir découvert que je pouvais créer mes propres compositions, et cela m'a aidé à sortir de la toxicomanie.

C'est aussi au moment de la cure que j'ai perdu un ami très proche, chez moi. Cette perte a inspiré une de mes chansons, intitulée « Left Behind », sur mon CD R3ZLIFE.

Quand je suis rentré à la maison, je dois admettre que c'est la musique qui m'a donné la force nécessaire pour continuer à me battre contre la toxicomanie, et surtout, contre la pression exercée par mes camarades. Je réalise aujourd'hui que le Créateur m'a donné une seconde chance, et je fais de mon mieux pour composer de la musique et des paroles de chanson qui ont un impact sur d'autres personnes.

J'ai été sélectionné pour deux prix (le meilleur artiste de la relève et le meilleur album Hip-Hop) dans le cadre de deux concours : le prestigieux Native American Music Awards (NAMMYs), qui se tient à Niagara Falls (New York) ; et l'Aboriginal Peoples Choice Music Awards—2008, de Winnipeg (Manitoba). Je n'ai pas été déçu de ne pas gagner ces prix. J'étais fier de participer aux NAMMYs, surtout de me produire devant une foule importante, et en direct à la télévision, au casino Seneca, et de représenter le nouveau mouvement hip-hop autochtone au Canada. J'ai dit à mon père que cela m'était égal de gagner ou de perdre le prix au concours Aboriginal Peoples Choice Music Awards : « Tout ce que je veux, c'est qu'on entende ma musique. »

Mon rêve est de réussir en tant qu'artiste/producteur hip-hop autochtone. Ce rêve, je travaille d'ailleurs à le concrétiser. Chaque fois que j'ai le temps, j'écris des chansons et j'adore chanter et me produire en public. Dans mes chansons, je raconte mon expérience personnelle, celle d'une personne qui a grandi dans la réserve.

Je souhaite que ma musique aide d'autres personnes aux prises avec des situations difficiles, surtout les jeunes. J'aime l'idée de soutenir mes amis et je crois que ma musique aura un impact sur la jeune génération, comme ce fut le cas pour moi. Je crois sincèrement que la musique est une thérapie. Je suis parvenu à toucher certaines personnes, par mes chansons qui parlent de la famille, des amis, de l'abandon de la toxicomanie, ainsi de suite. J'aime encourager les jeunes à ne pas perdre de vue leurs objectifs et à s'efforcer de vivre leurs rêves.

Je crois sincèrement que la musique est une thérapie. Je suis parvenu à toucher certaines personnes, par mes chansons qui parlent de la famille, des amis, de l'abandon de la toxicomanie, ainsi de suite.

Il est très important pour moi de rencontrer des gens parce qu'ainsi, j'ai l'occasion d'entendre leurs histoires et de savoir ce qu'ils ont vécu. En écrivant cet article, j'ai le sentiment d'affirmer l'importance que mon rêve a pour d'autres jeunes et pour moi.

Je me suis engagé dans la voie de la création musicale parce que cela m'a sauvé la vie. Avec l'aide du Créateur, je considère que c'est un honneur de tendre la main pour aider d'autres personnes. J'ai participé à de nombreuses conférences pour les jeunes, et je me suis beaucoup renseigné sur la façon dont ils mènent leurs propres luttes et surmontent les obstacles. Plus que jamais, j'apprécie qu'ils m'inspirent et de pouvoir les inspirer en retour.

Pour terminer, je veux remercier ENVOL de m'avoir invité à écrire un article pour m'adresser à vous tous, lecteurs. Et je saisis l'occasion de remercier les fans qui m'ont encouragé à continuer de faire de la musique.

Avec affection et respect, fraternité et paix.

BLU Courriel : relevantmovement@hotmail.com

. FAIRE FORTE . impression

PAR FAUNA KINGDON

On n'insistera jamais assez, dans la communauté autochtone, sur l'importance de s'instruire et de donner en retour. Le partage et l'engagement communautaire empreignent nos valeurs culturelles. Je nourris le souhait de voir la prochaine génération de jeunes Autochtones recourir aux études comme outil d'édification d'une société plus forte, plus saine et plus harmonieuse.

Pour poursuivre des études postsecondaires, j'ai dû quitter mon foyer au Nunavut. J'avais décidé de m'inscrire à l'Université du Manitoba, à Winnipeg, dès l'âge de 17 ans. Apparemment, bien des gens s'attendaient à me voir échouer, tant parce que j'étais autochtone que parce que je venais d'une région éloignée du Canada.

Il n'en fallait pas plus pour me rendre aussi combative que possible et pour nourrir le désir profond de confondre les sceptiques. Cette volonté a servi de moteur à mes aspirations pendant quelque temps jusqu'à ce que je réalise que je me battais pour les mauvaises raisons. Pourquoi ne pas avoir des ambitions plus élevées au lieu de simplement vouloir prouver aux autres à quel point ils ont tort ?

Cette question a complètement changé ma façon de voir. J'ai commencé à puiser ma motivation à d'autres sources, et ma force dans l'idée que je pouvais améliorer les choses au sein de la communauté autochtone. Sous l'impulsion de cette approche renouvelée à l'égard de mes études, j'ai obtenu un baccalauréat avec distinction, en commerce, de l'Université du Manitoba, et une maîtrise en comptabilité de l'Université de la Saskatchewan. En septembre 2008, j'ai subi avec succès l'examen national pour devenir comptable agréée.

Il va sans dire qu'en cours de route, j'ai rencontré des difficultés et que la vie n'a pas toujours été facile pendant que j'étudiais. Le fait de vivre loin de ma famille, de mes amis et de la communauté constituait un défi de plus à surmonter. Privée du soutien des miens, au Nunavut, j'ai dû construire un nouveau réseau d'appuis au Manitoba. C'est auprès des groupes et organisations autochtones que j'ai retrouvé le sens de la communauté et que j'ai pu accepter l'éloignement.

Au sein de ce réseau, j'ai rencontré d'autres étudiants qui comprenaient mes problèmes et des aînés pour me guider. Qui plus est, les enseignements culturels et les rassemblements m'ont permis de renforcer le but que je m'étais fixé en tant que professionnelle autochtone. Le soutien que j'ai reçu a engendré le désir profond de donner quelque chose en retour à ma culture, car c'est grâce à elle que j'ai eu la force de terminer mes études. L'Aboriginal Business Education Program du I.H. Asper School of Business représente l'un des réseaux qui m'ont soutenue.

Dans les moments difficiles, les buts et les rêves semblent parfois hors d'atteinte. Toutefois, je crois qu'il est important pour les jeunes Autochtones de ne jamais oublier que nous sommes issus d'une culture forte et que nos ancêtres auraient voulu nous voir persévérer en dépit des épreuves. Malgré bien des obstacles, notre peuple a survécu et nous devrions considérer qu'il est de notre devoir de saisir les occasions dont nos ancêtres ont été privés.

À titre de comptable agréé autochtone — ils sont très peu nombreux au Canada — je nourris l'espoir qu'un jour, j'aurai les compétences nécessaires pour améliorer la situation de mon peuple. Je veux favoriser la croissance économique, promouvoir l'indépendance financière et l'esprit d'entreprise au sein de nos collectivités. Je souhaite que ce travail serve à hausser le niveau de vie des Autochtones qui vivent dans les régions éloignées et à optimiser les conditions sociales qui y prévalent.

Je nourris l'espoir qu'un jour, j'aurai les compétences nécessaires pour améliorer la situation de mon peuple. Je veux favoriser la croissance économique, promouvoir l'indépendance financière et l'esprit d'entreprise au sein de nos collectivités.

Quand je parle aux jeunes de tout le pays, j'insiste toujours sur l'importance de l'éducation. Cependant, ceci peut prendre bien des formes différentes. On peut parler de culture, de métiers, d'études universitaires et collégiales, d'art et de bien d'autres domaines d'apprentissage. Peu importe les difficultés que l'on rencontre dans le processus pour s'instruire, je peux vous assurer que la récompense qui vient à ceux qui s'engagent dans la voie des études supérieures en vaut largement la peine.

Tandis qu'émerge la nouvelle génération d'Autochtones, je souhaite que ces jeunes fassent des études, car c'est la clé du succès. Pensez simplement à tout le progrès et aux changements qui pourraient se produire si tous les jeunes avaient de l'instruction et qu'ils utilisaient leurs nouvelles compétences pour améliorer le sort de leurs communautés. J'invite tous les jeunes à se poser cette question : « Comment puis-je avoir un impact positif et comment les études peuvent-elles m'aider à le concrétiser ? »